

S A X R O H M E R

LE MYSTÉRIEUX  
DOCTEUR  
FU MANCHU

*Roman*

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par Anne-Sylvie Homassel*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA  
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE  
ET D'UN LOUIS »  
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

*The Mystery of Dr Fu Manchu*  
est paru pour la première fois en 1913  
chez Methuen à Londres.

Titre original : *The Mystery of Dr Fu Manchu*  
Copyright © The Society of Authors  
and The Authors' League of America, 1913.  
© Zulma, 2008, pour la traduction française.

Ouvrage publié avec le concours du Conseil régional de Basse-Normandie  
et du Centre régional des Lettres de Basse-Normandie.

ISBN :  
978-2-84304-433-5

N° d'édition : 433  
Dépôt légal : janvier 2008  
Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen  
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
et être régulièrement informé de nos parutions  
n'hésitez pas à nous écrire  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

et à consulter notre site  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

Z

NAYLAND SMITH,  
DE BIRMANIE

« Une visite pour vous, docteur. »

Un clocher du voisinage sonna.

« Dix heures et demie ! Un patient tardif... Faites entrer, je vous prie. » Des pas avaient retenti sur le palier ; je repoussai mes notes et baissai l'abat-jour. Je ne restai pas longtemps assis : celui qui venait d'entrer dans le bureau – un homme grand et maigre, au visage anguleux et bronzé, non, cuivré plutôt – ne m'était pas inconnu.

« Cher vieux Petrie ! Surpris, n'est-ce pas ? » s'écria-t-il, les deux mains tendues vers moi.

C'était Nayland Smith, que je croyais encore en Birmanie !

« Smith, dis-je, en lui serrant vigoureusement les mains, quelle excellente surprise ! Mais... qu'est-ce donc qui... »

« Petrie, excusez-moi, m'interrompit-il. Ce n'est pas une question de soleil, mais... » Il éteignit la lampe et mon bureau fut plongé dans les ténèbres.

La stupéfaction m'avait rendu muet.

« Vous allez penser que je suis fou », poursuivit Smith dont je distinguais vaguement la silhouette devant la fenêtre. Il surveillait la rue. « Avant peu, Petrie, vous saurez que j'ai quelques bonnes raisons de me méfier.

Allons, tout me semble normal ! J'ai peut-être réussi à prendre les devants, cette fois-ci. »

Il revint vers ma table de travail et ralluma la lumière.

« En plein mystère, cher Petrie, n'est-ce pas ? » dit-il en riant ; puis il jeta un coup d'œil à mes notes. « Oh, l'appel de la fiction ? J'en déduis que les habitants du quartier se portent désespérément bien, hein, Petrie ? Je crois, mon ami, que je vais pouvoir vous fournir un peu de grain à moudre... Et si l'étrange et le mystère font enfin recette en librairie, vous ne dépendrez plus jamais du nombre de rhumes, de jambes cassées et de dépressions nerveuses de vos patients ! »

Je le scrutai non sans inquiétude ; il n'y avait rien dans son comportement qui pût indiquer la crise d'hallucination. Ses yeux étaient un peu trop brillants, cependant, et son visage s'était imperceptiblement durci. Je sortis une bouteille de whisky et un siphon du buffet.

« Vous avez pris un congé anticipé, Smith ? »

« Je ne suis pas en congé, répondit-il, en bourrant lentement le fourneau de sa pipe. Je suis en mission. »

« En mission ? Vous avez été muté à Londres ? »

« Je suis en mission spéciale, Petrie ; et mes déplacements ne dépendent plus de ma volonté. »

Il y avait dans ces mots quelque chose de subtilement inquiétant ; je posai mon verre sans y avoir même porté les lèvres, et le regardai droit dans les yeux.

« Allez, allez, Smith, crachez le morceau ! Que se passe-t-il ? »

Smith se leva subitement et ôta sa veste. Puis il releva la manche gauche de sa chemise : le gras de son avant-bras était zébré d'une blessure à la vilaine apparence.

Elle était presque cicatrisée, mais des stries rougeâtres en marquaient le pourtour sur un ou deux centimètres.

« Vous avez déjà vu quelque chose de ce genre ? »

« Pas vraiment, dus-je avouer. On dirait qu'elle a été longuement cautérisée. »

« Ça ! On ne peut plus longuement, martela-t-il. La pointe d'une flèche trempée dans le venin d'une hamadryade est passée par là, Petrie ! »

Un irréprouvable frisson me parcourut à l'évocation de ce reptile, le serpent le plus venimeux de tout l'Orient.

« Il n'y a qu'un seul traitement connu, dit Smith en rabaissant sa manche. Un couteau bien aiguisé, une allumette et de la poudre. Je suis resté prostré à délirer pendant trois jours dans cette forêt qui puait la malaria ; si j'avais hésité, elle m'aurait servi de sépulture. Mais l'essentiel est ailleurs : ce n'était pas un accident. »

« Que voulez-vous dire ? »

« Je veux dire que quelqu'un a délibérément attenté à mes jours. Et c'est lui que je pourchasse aujourd'hui... Celui qui a, goutte après goutte, extrait des glandes du serpent le venin fatal, celui qui a préparé la flèche, celui qui a donné l'ordre au tireur... »

« Qui est ce démon ? »

« Un être redoutable qui, si mes calculs sont bons, doit se trouver aujourd'hui à Londres, et qui a coutume de livrer ses batailles avec des armes de ce genre. Petrie, ce n'est pas seulement pour le gouvernement britannique que je suis revenu de Birmanie – c'est pour défendre les intérêts de la civilisation dans son entier. Et je crois sincèrement – même si j'espère du fond du cœur

me tromper – que notre survie dépend presque uniquement du succès de ma mission ! »

Il m'est difficile de décrire le chaos mental dans lequel me plongeaient ces extraordinaires déclarations ; Nayland Smith venait de faire entrer dans la routine de mes faubourgs le romanesque le plus débridé. Je ne savais plus que penser ni que croire.

« Mais je suis en train de laisser filer de précieuses minutes », s'écria-t-il soudain ; après avoir vidé son verre d'un trait, il se leva et poursuivit d'une voix tendue : « Je suis venu tout droit chez vous, Petrie, car vous êtes le seul en qui j'ose avoir confiance. Hormis le grand manitou au quartier général, vous êtes la seule personne en Angleterre, je l'espère, qui sache que j'ai quitté la Birmanie. Petrie, il me faut quelqu'un qui ne me quitte pas d'un pouce – c'est primordial ! Vous pouvez me loger chez vous et me consacrer les quelques jours qui viennent ? Je peux vous garantir une aventure qui dépasse en bizarrerie tout ce que vous avez pu lire dans les romans et les gazettes ! »

Ma profession ne m'occupait guère, hélas ! J'acceptai sans délai la proposition de Smith.

« Ah, l'excellent homme ! » s'écria mon ami en me malaxant les phalanges avec son habituelle énergie. « Allons-y ! »

« Que voulez-vous dire – là, maintenant, ce soir ? »

« Oui, maintenant, ce soir ! Je dois vous dire que j'aurais bien aimé me coucher un moment. Je n'ai pas osé fermer l'œil ces dernières quarante-huit heures, en dehors de quelques pauses d'un quart d'heure. Ce soir, nous ne pouvons pas nous reposer. Il faut absolument

que j'aïlle prévenir Sir Crichton Davey. »

« Sir Crichton Davey, du Bureau des Indes ? »

« Petrie, cet homme est condamné ! S'il ne suit pas mes instructions au pied de la lettre, sans barguigner, il périra... Je ne sais pas quand le coup doit tomber, ni qui l'infligera, mais je sais que je dois le prévenir sans délai. Descendons prendre un taxi au coin de la rue. »

L'aventure déboule bien étrangement dans notre quotidien ! Quand elle apparaît, c'est la plupart du temps par surprise. Aujourd'hui nous cherchons l'extraordinaire sans pouvoir le trouver ; et quand nous cessons notre quête, il surgit sans crier gare au coin le plus ordinaire du chemin de notre existence.

Et cette course en taxi, bien qu'elle ait marqué le passage de la routine la plus banale au bizarre le plus effréné, le plus *outré*\*, n'a laissé aucun souvenir dans mon esprit. Le taxi me conduisit au cœur d'un singulier mystère ; et en me remémorant ces quelques jours, je m'étonne encore de ce que les rues que nous parcourûmes alors n'aient pas été bardées de signes et d'avertissements.

Mais rien ne vint me mettre la puce à l'oreille. Je ne me souviens ni du parcours, ni même de ce que nous pûmes échanger, Smith et moi. Jusqu'à la fin du voyage, nous restâmes, je crois, étrangement silencieux. Puis :

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » marmonna mon ami d'une voix enrouée.

Des agents de police dispersaient une foule de curieux qui s'était amassée devant le perron de la maison de Sir Crichton Davey ; tous les regards étaient tournés vers la

\* En français dans le texte. (N.d.T.)

porte entrouverte. Sans même attendre l'arrêt complet du taxi, Nayland Smith sauta sur le trottoir et je lui emboîtai vivement le pas.

« Que s'est-il passé ? » demanda-t-il, haletant, à un des agents.

Celui-ci le toisa avec une expression de doute ; mais il y avait dans la voix et le port de tête de Smith quelque chose qui imposait le respect.

« Sir Crichton Davey a été tué, monsieur. »

Smith vacilla comme s'il avait été frappé, et agrippa mon épaule d'un geste convulsif. Son visage avait blêmi sous le hâle ; son regard s'était figé en une expression d'effroi.

« Mon Dieu ! J'arrive trop tard ! »

Les poings serrés, il fit volte-face et, se frayant chemin parmi les badauds, franchit l'escalier d'un bond. Dans le vestibule, un homme qui était sans aucun doute possible un gradé de Scotland Yard parlait à un des domestiques de Sir Crichton. D'autres membres de la maisonnée erraient sans but vraiment précis. La main glacée de la Peur les avait tous frôlés : tous en marchant jetaient des regards furtifs derrière eux, comme si chaque recoin dissimulait une nouvelle menace, comme si chaque bruit annonçait une nouvelle horreur.

Smith alla droit au policier et lui tendit une carte ; après l'avoir considérée, l'homme du Yard prononça quelques mots à voix basse et leva la main à son chapeau, en signe de respect.

Après un bref échange de questions et de réponses, suivi d'un silence lugubre, nous suivîmes le policier, d'abord dans l'escalier à l'épais tapis, puis le long d'une

galerie ornée de tableaux et de bustes divers, jusque dans une bibliothèque où se trouvait déjà tout un groupe d'individus. L'un d'eux, qui n'était autre que le Dr Chalmers Cleeve, de Harley Street, était penché sur une forme inerte, étendue sur un canapé. La bibliothèque donnait sur un petit bureau, et par la porte ouverte je pus voir un autre homme examiner le tapis à quatre pattes. Le silence inconfortable, le groupe amassé autour du médecin, l'étrange silhouette rampant, comme un insecte, dans la petite pièce, et le sinistre moyeu autour duquel toutes ces lugubres activités s'articulaient – tout cela créait une scène qui se grava de façon indélébile dans mon esprit.

Le Dr Cleeve se redressa, le front soucieux.

« Très franchement, je ne me hasarderai pas à formuler quelque opinion que ce soit quant aux causes de ce décès, déclara-t-il. Sir Crichton s'adonnait à la cocaïne, mais il y a ici des indices qui ne corroborent pas l'hypothèse de la surdose. Seule une autopsie, je le crains, pourra établir les faits – et encore ! Un cas vraiment mystérieux... »

Smith s'avança vers le fameux praticien et engagea la conversation. J'en profitai pour examiner le corps de Sir Crichton Davey.

Le mort était en tenue de soirée, mais portait une vieille veste d'intérieur. Un homme sec et bien bâti, dont les traits aquilins étaient cependant étrangement bouffis, de même que ses mains crispées. Je relevai sa manche gauche, et vis les marques que la seringue avait laissées au creux de son bras. Machinalement, mon attention se porta sur le bras droit. La peau était intacte,

mais j'aperçus sur le dos de sa main une petite trace rouge ; on aurait dit une trace de rouge à lèvres. Je l'examinai attentivement ; j'essayai même de l'effacer. En vain : c'était soit une inflammation locale – une des premières atteintes de la décomposition, peut-être –, ou bien une marque de naissance... ?

Je me tournai vers un pâle jeune homme dont j'avais cru comprendre qu'il était le secrétaire particulier de Sir Crichton, et attirai son attention sur cette marque. N'était-elle pas congénitale ?

« Elle ne l'est pas, monsieur, s'interposa le Dr Cleeve, qui m'avait entendu. J'ai déjà posé la question. Vous suggère-t-elle quelque chose, docteur ? J'avoue que ce symptôme ne me dit strictement rien. »

« Moi non plus. C'est extrêmement singulier. »

« Veuillez m'excuser, M. Burboyne, dit Smith en accaparant le pâle jeune homme. J'ai besoin de vous. L'inspecteur Weymouth peut vous rassurer sur mon autorité en la matière... J'ai cru comprendre que Sir Crichton a – a eu un malaise dans son bureau ? »

« Oui – à dix heures et demie. J'étais en train de travailler dans la bibliothèque, et il se trouvait dans son bureau, comme d'habitude. »

« La porte entre les deux pièces était fermée ? »

« Oui, comme toujours. Elle a été ouverte une minute ou deux vers dix heures vingt-cinq ; on venait de faire porter un message à Sir Crichton. Je le lui ai transmis moi-même. Je n'ai rien remarqué d'inhabituel à ce moment-là. »

« Ce message, qu'était-ce ? »

« Je ne pourrais pas vous le dire. C'est un messenger

local qui l'a apporté, et Sir Crichton l'a posé devant lui, sur la table. La lettre doit encore s'y trouver. »

« Et à dix heures et demie, donc ? »

« Sir Crichton a ouvert la porte, très violemment, et s'est jeté dans la bibliothèque avec un hurlement. Je me suis précipité vers lui, mais il m'a fait signe de ne pas approcher. Ses yeux brillaient d'un éclat effroyable. Avant même que je puisse l'atteindre, il s'est effondré sur le sol, secoué de convulsions. Il avait pratiquement perdu conscience, mais quand je l'ai soulevé pour le traîner sur le canapé, il a pu prononcer quelque chose qui ressemblait à "la main rouge !" Il est mort avant que j'aie pu donner l'alerte. »

La voix de M. Burboyne tremblait ; Smith parut troublé par ce témoignage.

« Vous pensez qu'il faisait référence à cette marque sur sa main ? »

« Non, je ne crois pas. Avant de mourir, il avait le regard fixé sur le bureau... quelque chose dans le bureau. »

« Bien. Et qu'avez-vous fait ? »

« Après avoir alerté les domestiques, je me suis rué dans le bureau. Mais il n'y avait absolument rien d'anormal. Les fenêtres étaient baissées et le loquet fermé. Même en pleine canicule, Sir Crichton travaillait toujours les fenêtres fermées. Il n'y a qu'une porte à ce bureau : personne n'aurait pu y entrer sans passer par la bibliothèque – et je l'aurais remarqué, bien sûr. Si quelqu'un s'était introduit dans le bureau plus tôt dans la journée – à vrai dire, je ne sais pas vraiment où il se serait caché – il n'aurait pu sortir que par le même chemin. »

Nayland Smith tirailla le lobe de son oreille gauche – ce qu’il faisait toujours lorsqu’il réfléchissait.

« Cela fait longtemps que vous travaillez ici en fin de journée ? »

« Oui. Sir Crichton était en train de préparer un ouvrage de première importance. »

« S’est-il produit quelque chose d’anormal ces derniers temps ? »

« Oui, répondit M. Burboyne avec une palpable perplexité. Mais sur le coup, je n’y ai pas accordé d’importance. Il y a trois jours, Sir Crichton est venu me trouver, très agité – mais de temps en temps, ses nerfs, vous savez... Enfin, il m’a demandé ce soir-là de fouiller le bureau. Il s’était mis dans la tête que quelque chose y était caché. »

« Une *chose* – ou un individu ? »

« Il a parlé de quelque chose. J’ai fouillé le bureau de fond en comble – sans résultat. Il a paru s’en satisfaire, et il est retourné à ses papiers. »

« Je vous remercie, M. Burboyne. À présent, le Dr Petrie et moi-même souhaiterions pouvoir, en toute tranquillité, examiner ce bureau pendant quelques minutes. »

II.  
LES ENVELOPPES  
PARFUMÉES

---

Le bureau de Sir Crichton Davey n'était pas bien grand, et il nous suffit d'un regard pour comprendre qu'il était effectivement impossible de s'y cacher. Les tapis étaient épais, les étagères débordaient de bibelots birmanes et chinois, et sur le dessus de cheminée étaient alignées quelques photographies : ce bureau était manifestement le sanctuaire d'un riche célibataire qui ne détestait pas les femmes. Une immense carte de l'Empire indien recouvrait presque tout un mur. La grille de la cheminée était vide, car le temps était très doux, et la seule lumière venait d'une lampe à l'abat-jour vert, posée sur une table de travail en désordre. Les deux fenêtres soigneusement fermées, l'atmosphère était étouffante.

Smith bondit tel un tigre sur une grande enveloppe carrée posée près du buvard, que Sir Crichton n'avait même pas pris le temps d'ouvrir. Mon ami n'eut pas de scrupules. L'enveloppe ne contenait qu'une feuille de papier vierge !

« Sentez cela », m'ordonna-t-il, en me tendant l'enveloppe.

L'enveloppe dégageait un parfum âcre.

« Qu'est-ce donc ? »

« Une huile essentielle, et non des plus communes. J'ai déjà senti cette odeur – mais jamais en Europe.

Petrie, je commence à comprendre... »

Il baissa l'abat-jour, et se lança dans une patiente inspection de tous les bouts de papier, des allumettes et autres débris qui jonchaient la grille et l'âtre. Je pris un vase de cuivre sur le dessus de la cheminée et m'étais absorbé dans son examen lorsque Smith se retourna, une étrange expression sur le visage.

« Reposez le vase sur la cheminée, mon vieux », me dit-il d'un ton égal.

Abasourdi, je me pliai à son désir.

« Si j'étais vous, je ne toucherais à rien. On ne sait jamais... »

Il y avait dans le ton de sa voix quelque chose de glaçant, et je me hâtai de remettre le vase à sa place. Smith poursuivait sa quête méthodique, fouillant chaque centimètre de la pièce, soulevant le moindre livre, le moindre bibelot, ouvrant le moindre tiroir.

« Il suffit, finit-il par dire. Il n'y a rien, et je n'ai pas le temps de continuer à fouiller. »

Nous retournâmes dans la bibliothèque.

« Inspecteur Weymouth, dit mon ami, je souhaite, pour des raisons qui doivent encore rester secrètes, que le corps de Sir Crichton soit immédiatement transporté hors de cette pièce. Que la porte soit fermée à clef, et que personne ne puisse y rentrer, sous quelque prétexte que ce soit, jusqu'à nouvel ordre de ma part. »

Quel qu'il fût, le crédit que mon ami avait dans les hautes sphères devait avoir grand poids, car l'inspecteur accepta cet ordre sans broncher ; après un bref échange avec M. Burboyne, Smith dévala l'escalier. Dans le vestibule, un homme, qui ressemblait à un laquais en

civil, nous attendait.

« Vous êtes le nommé Wills ? » demanda Smith.

« Oui, m'sieur. »

« C'est bien vous qui avez entendu une sorte de cri à l'arrière de la maison, à peu près à l'heure à laquelle Sir Crichton est mort ? »

« Oui, m'sieur. J'étais en train de fermer la porte du garage, et j'ai levé les yeux vers la fenêtre du bureau, comme ça, par hasard. Quand Sir Crichton travaillait dans son bureau, le soir, on voyait toujours son ombre sur le store. J'ai vu Sir Crichton bondir de son fauteuil... Et la minute d'après, j'ai entendu un cri qui venait de la pelouse. »

« Quelle sorte de cri ? »

L'individu, que ces événements étranges avaient terrifié, avait quelque difficulté à trouver ses mots.

« Une sorte de gémissement, finit-il par dire. C'était la première fois de ma vie que j'entendais ce genre de cri, et j'espère que ce sera la dernière. »

« Comme ceci ? » demanda Smith, et il émit un cri bas et plaintif, impossible à décrire.

Wills frémit visiblement ; le son en effet était singulier.

« Oui, m'sieur, c'était cela, je crois bien, mais plus fort. »

« Je vous remercie », dit Smith, et je crus détecter une nuance de triomphe dans sa voix. « Restez avec nous, Wills. Vous allez nous conduire derrière la maison. »

L'homme s'inclina et nous conduisit jusque dans une petite cour pavée. C'était une belle nuit d'été, et la voûte profonde et bleue au-dessus de nos têtes scintillait d'une

myriade d'étoiles. Comment réconcilier cette éternité, vaste et calme, avec les passions hideuses, les diaboliques machinations qui venaient d'envoyer une pauvre âme dans l'infini ?

« Les fenêtres du bureau sont juste au-dessus, m'sieur. Derrière ce mur, à gauche, voici l'allée d'où venait cette espèce de cri. Au-delà, c'est Regent's Park. »

« Les fenêtres du bureau sont visibles d'ici ? »

« Oh ! Pour sûr, m'sieur. »

« Qui occupe la maison voisine ? »

« Le major général Platt-Houston, m'sieur. Mais la famille n'est pas à Londres ces jours-ci. »

« Cet escalier de fer relie les cuisines et les logements des domestiques, j'imagine ? »

« Oui, m'sieur. »

« Alors qu'on prévienne la gouvernante du général de ma visite. Je veux jeter un coup d'œil à l'escalier. »

Je ne m'étonnais plus des méthodes singulières de mon ami. Depuis qu'il avait fait irruption chez moi, il me semblait vivre dans un cauchemar frénétique. Le récit de sa blessure au bras, la scène que nous découvrîmes à notre arrivée chez Sir Crichton Davey, le cri de « la main rouge », entendu par le secrétaire, les mystérieux périls du bureau, le gémissement dans l'allée... tout cela semblait relever du plus pur délire. De sorte que lorsqu'un majordome au visage blafard nous présenta à une vieille dame nerveuse – la gouvernante de la maison des Platt-Houston – je ne fus donc guère surpris par la requête de Smith :

« Petrie, allez donc flâner dans la rue. Tout le monde a fichu le camp maintenant. Il se fait tard. Ouvrez bien

l'œil et restez sur vos gardes. Je croyais mener la course, mais il m'a précédé ; pire encore, il doit savoir maintenant que je suis ici. »

La minute d'après il était dans la maison et moi planté sur la place, à essayer de comprendre... j'avais tout mon temps maintenant.

La foule qu'attire inmanquablement un crime sensationnel avait été dispersée et l'on avait fait courir le bruit que la mort de Sir Crichton était naturelle. La chaleur intense avait vidé la ville de la plupart de ses habitants et j'étais désormais seul sur les lieux. J'en profitai pour me livrer à une brève considération du mystère qui m'avait si soudainement happé.

Comment Sir Crichton avait-il donc trouvé la mort ? Nayland Smith le savait-il ? Oui, sans doute. Quel était le sens caché des enveloppes parfumées ? Et qui était donc cet individu mystérieux que Smith craignait si visiblement – celui qui avait attenté à sa vie, celui qui, sans doute, avait assassiné Sir Crichton ? Durant ses années de service en Inde comme en Angleterre, Sir Crichton s'était attiré la sympathie de tous, Britanniques comme indigènes. Qui donc lui vouait cette haine secrète ?

Quelque chose me frôla doucement l'épaule.

Je me retournai, le cœur battant comme celui d'un enfant. Je me croyais solide, mais les événements de la nuit m'avaient mis les nerfs à vif.

Une jeune fille enveloppée dans une cape de soirée se tenait tout contre moi. Lorsqu'elle leva les yeux, je découvris le visage le plus adorablement, le plus étrangement séduisant que j'eusse jamais vu. Une peau de blonde, et cependant les yeux et les cils noirs d'une

Créole, les lèvres rouges et sensuelles – la belle étrangère dont la caresse m'avait tant surpris n'était pas native de nos rivages du Nord.

« Pardonnez-moi », dit-elle avec un accent étrange et charmant, en posant une main fluette, chargée de bijoux, sur mon bras. « Je vous ai fait sursauter. Mais... est-il vrai que Sir Crichton Davey a été... assassiné ? »

Je plongeai dans ses grands yeux interrogateurs, l'esprit lourd de doute, mais ne pus rien lire dans leurs profondeurs mystérieuses ; la beauté de l'inconnue me coupait le souffle. Une idée grotesque m'envahit : si l'éclat de ses lèvres avait été l'effet de l'art et non de la nature, leur baiser aurait pu laisser cette marque que j'avais vue sur la main du mort. Mais alors, j'aurais pu l'effacer... Je chassai cette idée extraordinaire, née sans doute des épouvantes de la nuit, et digne d'une légende médiévale. La jeune fille était probablement une connaissance de Sir Crichton, et demeurait dans les environs.

« Je ne peux pas dire qu'il ait été assassiné, lui répondis-je, avec le plus de ménagement possible. Mais il est... »

« Mort ? »

Je hochai la tête.

Elle ferma les yeux et émit un doux gémissement, puis vacilla, prise de vertige. N'était-elle pas sur le point de s'évanouir ? Je la pris par les épaules, pour la soutenir. Elle eut un triste sourire et me repoussa doucement.

« Cela va aller, merci », dit-elle.

« Vraiment ? Je vais marcher avec vous jusqu'à ce que vous vous sentiez mieux. »

Elle secoua la tête ; ses beaux yeux me lancèrent un

bref regard, et elle tourna la tête avec une expression de confusion et de chagrin que j'étais bien incapable d'expliquer. Elle reprit soudain : « Mon nom ne doit pas être mentionné dans cette affaire... mais je crois que j'ai quelques informations... pour la police. Remettez-vous ceci... à la personne que vous jugerez indiquée ? »

Elle me remit une enveloppe scellée, darda à nouveau vers moi un de ses regards étincelants, et s'en fut d'un pas vif et léger. Elle n'avait pas fait vingt pas qu'elle se retourna soudain et revint vers moi. J'étais resté immobile, fasciné par la grâce de ses mouvements. Elle évita mon regard ; et tandis que ses yeux dansaient, inquiets, de l'extrémité de la place à la maison du général Platt-Houston, elle me fit cette extraordinaire supplique :

« Si vous pouviez me rendre un service dont je vous serais éternellement reconnaissante (elle me dévisagea alors avec une ardente intensité), quittez sur-le-champ la personne à laquelle vous allez remettre ce message, et ne l'approchez pas de la nuit ! »

Elle baissa sa capuche, et s'enfuit en courant. Les mots, les idées me faisaient défaut. Devais-je la poursuivre ? Son discours avait éveillé les pires soupçons en moi... Hésitation fatale ! Elle avait déjà disparu dans les ténèbres, et j'entendis au loin le vrombissement d'une auto qui démarrait. Lorsque Nayland Smith descendit en courant les marches de la maison Platt-Houston, je compris que j'avais failli à mon poste.

« Smith ! m'exclamai-je, dites-moi ce que nous devons faire ! »

Et je lui rapportai l'incident.

Smith fronça les sourcils ; puis un sourire de mauvais

augure lui vint aux lèvres.

« C'était une grosse carte à jouer, dit-il. Mais ce qu'il ne pouvait pas savoir, c'est que j'avais encore mieux dans mon jeu. »

« Comment ? Vous connaissez cette jeune femme ? Qui est-elle ? »

« Petrie, c'est l'une des armes les plus subtiles dans l'arsenal de notre ennemi... Mais la femme est une lame à double tranchant, une arme traîtresse... Par grand bonheur, elle a conçu une passion subite et bien orientale pour vous. Oh, vous pouvez toujours vous gausser ! Cela saute aux yeux. Elle devait donc faire en sorte que cette lettre me parvienne. Donnez-la-moi... Mission accomplie. Petrie, reniflez ceci. »

Il plaça l'enveloppe sous mes narines ; dans un accès subit de nausée, je reconnus l'étrange parfum.

« Dois-je vous rappeler ce qui est arrivé à Sir Crichton ? Vous avez encore un doute ? Elle ne voulait pas que vous partagiez mon sort, Petrie. »

« Smith, dis-je d'une voix mal assurée, jusqu'ici je vous ai suivi aveuglément dans cet effroyable labyrinthe, et ne vous ai demandé aucune explication. Mais avant de faire un pas de plus, je dois savoir ce que tout cela cache. »

« Un pas de plus ? Allons, Petrie, trois ou quatre, jusqu'à ce taxi. Nous ne sommes pas en sûreté ici. Oh, je ne crains ni la balle ni le poignard. L'homme dont les sbires nous espionnent en ce moment même n'a que mépris pour des techniques aussi grossières, aussi évidentes. »

Il n'y avait que trois taxis en station, et tandis que

nous entrions dans le premier, quelque chose me frôla l'oreille en sifflant, nous manquant, Smith et moi, d'un cheveu... Le missile passa au-dessus du taxi et se perdit sans doute dans les fourrés du square.

« Qu'était-ce donc ? »

« Entrez vite, sans perdre une seconde ! martela Smith. C'était la tentative numéro un ! Je ne peux vous en dire plus. Chut ! (Il désigna le chauffeur.) Il n'a rien remarqué. Remontez la vitre de votre côté, Petrie, et surveillez nos arrières. Excellent ! Nous partons. »

Le taxi démarra avec un sursaut métallique, et je jetai un coup d'œil par la petite fenêtre à l'arrière de la voiture.

« Quelqu'un vient de monter dans le taxi suivant. Il nous file, je crois. »

Nayland Smith se renversa sur la banquette arrière avec un rire sans joie.

« Petrie, dit-il, si je sors vivant de cette aventure, c'est que le Destin me protège... »

Je ne répondis rien, et il sortit sa vieille blague à tabac.

« Vous m'avez demandé de vous expliquer ce qui se passe, poursuivit-il. Je vais essayer de vous répondre, pour autant que j'en sois capable. Vous vous étonnez à juste titre qu'un fonctionnaire de Sa Majesté, en poste en Birmanie, puisse soudain surgir à Londres en qualité d'enquêteur. Si je suis à Londres, Petrie, sur l'ordre des plus hautes autorités du royaume, c'est que, par le plus grand des hasards, j'ai découvert un indice. J'ai fait mon travail de fonctionnaire, j'ai suivi la piste... et j'ai rassemblé quelques preuves sur l'existence et les méfaits d'une certaine personne. C'est tout. À l'heure qu'il est, il serait injuste de faire passer cette personne pour un

émissaire d'une grande nation orientale... Mais sous peu, je crois pouvoir le dire, des rapprochements seront effectués avec l'ambassadeur de cette nation à Londres. »

Il se tut et jeta un coup d'œil au taxi qui nous suivait.

« Nous n'avons pas grand-chose à craindre avant d'être rentrés chez nous, dit-il d'une voix calme. Une fois que nous serons là-bas, c'est une autre affaire. Mais je poursuis. Fanatique ou véritable espion, cet homme est, sans conteste, l'individu le plus diabolique, le plus formidable qui soit au monde. C'est un polyglotte qui parle à peu près couramment toutes les langues des nations civilisées, et presque toutes celles des peuples sauvages. C'est un artiste, un scientifique qui excelle dans toutes les disciplines des universités – mais aussi dans celles, obscures, que nulle faculté n'enseigne aujourd'hui. Il a l'intelligence de trois hommes de génie. Petrie, cet individu est un géant par l'esprit ! »

« Smith, je ne sais que dire ! »

« Mais quelle est sa mission parmi les hommes, me demanderez-vous ? Eh bien – Pourquoi M. Jules Furnaux est-il tombé raide mort dans sa loge de l'Opéra ? Crise cardiaque ? Oh que non ! Mais Furnaux avait fait comprendre par son dernier discours à la Chambre qu'il détenait le secret du Tonkin... Et qu'est-il advenu du grand-duc Stanislas ? S'est-il enfui avec une femme, s'est-il suicidé ? Non point. Il était le seul en Russie à comprendre le péril que court ce pays – il était le seul à savoir ce qui se passait en Mongolie. Et pourquoi a-t-on assassiné Sir Crichton Davey ? C'était le seul Anglais qui avait su mesurer l'importance stratégique des confins du Tibet. Ah, s'il avait pu finir son grand œuvre... Et je

vous le dis solennellement, Petrie – ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. S'il est un homme qui attire l'attention de l'Occident sur le grand réveil de l'Orient, qui redonne l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles, et qui leur explique que ces multitudes n'attendent plus qu'un maître – cet homme doit périr. Et ce n'est que le début de cette diabolique campagne. Quant à ce qui va suivre, c'est pure conjecture... »

« Mais, Smith, c'est à peine croyable... Quel génie pervers tire donc les ficelles de cette terrible conspiration ? »

« Imaginez-vous donc un individu long, maigre, félin, les épaules hautes ; donnez-lui le front de Shakespeare et le visage de Satan, un crâne soigneusement rasé et des yeux verts – verts comme ceux des chats. Mettez à sa disposition toute la cruauté d'un vaste peuple de l'Asie, concentrée en un esprit géant, toutes les ressources de la science du passé et du présent et peut-être bien toute la fortune d'un riche gouvernement – même si celui-ci nie complètement l'existence de cet individu. Cet être effroyable, le voyez-vous en esprit ? Eh bien, je vous présente le Dr Fu Manchu, le Péril Jaune incarné en un seul individu. »